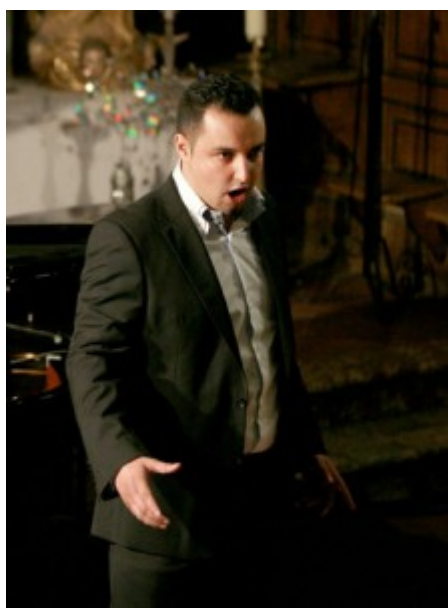


**Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Bastille, le 12 février
2014. Jules Massenet :
Werther. Abdellah Lasri,
Karine Deshayes, Jean-
François Lapointe, Hélène
Guilmette. Michel Plasson,
direction musicale. Benoît
Jacquot, mise en scène**



Pour la dernière de cette reprise du Werther de Massenet dans la production de Benoît Jacquot, l'Opéra de Paris a eu la main heureuse en confiant le rôle-titre à un jeune ténor franco-marocain que nous suivons depuis longtemps déjà : **Abdellah Lasri**. Nous l'avions découvert tout à fait par hasard en 2008 dans une production de Don Giovanni montée par le CNSM de Paris, au sein de laquelle il incarnait un saisissant Ottavio – aux côtés d'Alexandre Duhamel et Gaëlle

Arquez, respectivement Leporello et Zerlina –, portant déjà en lui la marque des très grands. Après son prix dans cette même institution, remporté haut la main, nous avons continué à suivre de loin une carrière s'étoffant lentement mais sûrement de l'autre côté du Rhin, le jeune artiste préférant l'apprentissage concret que permet le système allemand grâce aux troupes. Et c'est avec bonheur que la nouvelle de ses

débuts sur les planches de l'Opéra Bastille – et quels débuts ! – nous est parvenue, le faisant succéder à Roberto Alagna pour cette unique soirée. Une seule et unique date, chance autant que gageure. Chance, car la fatigue n'a pas le temps de faire son œuvre ; gageure, car l'erreur n'est pas permise.

Un Werther vient de naître

Et c'est un coup de maître. Dès les premières phrases, on mesure combien ce jeune artiste fait jeu égal avec ses plus illustres aînés : le timbre est d'une rare couleur mordorée, immédiatement reconnaissable, lait et miel à la fois, d'une chaleur enveloppante dans sa texture qui fait penser à Luciano Pavarotti, ainsi qu'une égalité dans la ligne de chant, un sens des nuances et un ciselé dans la diction qui rappellent rien moins que Georges Thill.

Après un premier acte très assuré, c'est au deuxième, dans « Quand l'enfant revient d'un voyage » que le ténor déploie toute sa voix, en un superbe crescendo émotionnel. Au troisième acte, son « Pourquoi me réveiller », très attendu, déchaîne l'enthousiasme de la salle par l'élégance de son phrasé et l'éclat de son aigu, avant de se donner tout entier à la fin de la scène, fuyant vers son suicide. Mais c'est dans la scène finale que le drame se fait leçon de beau chant, l'émotion affleurant par la seule splendeur de la vocalité et le poids des mots, d'une épure dans les effets qu'on n'avait plus entendue depuis des lustres, laissant au loin toute tentation « naturaliste », pourtant souvent commode à ce moment de la soirée. Une mort bouleversante par sa sobriété et son raffinement, l'interprète paraissant simplement parler sur des notes, comme libéré du besoin de passer l'orchestre, du très grand art.

Le comédien apparaît quant à lui moins à l'aise, visiblement gêné par l'inclinaison de la scène rendant ses déplacements périlleux, et semble par instants n'avoir pas pu répéter suffisamment la mise en scène, mais au paroxysme de la

passion, il se laisse simplement porter par la musique et trouve ainsi les gestes justes. Et c'est tout naturellement qu'il recueille au rideau final une spectaculaire ovation... dont il se montre le premier heureusement surpris.

Nous avons assisté ce soir à la naissance d'un grand Werther, et, plus généralement, à l'éclosion d'un ténor idéal pour les emplois de demi-caractère français, et promis, cela paraît désormais une évidence, à un brillant avenir. Gageons que les grandes maisons de la planète ne vont pas tarder à se pencher sur Abdellah Lasri, c'est le meilleur qu'on lui souhaite.

C'est de ces vœux que nous profitons pour espérer prudemment que, malgré sa prestation à saluer bien bas, le rôle de Werther ne lui soit pas trop vite confié dans d'autres maisons de la taille du vaisseau parisien et face à un orchestre aussi largement exposé. Pareille écriture vocale donne l'impression de le pousser parfois dans ses retranchements en matière de largeur et d'impact, surtout dans ces conditions sonores particulières, et il serait regrettable qu'un instrument aussi brillant et souple, si sain dans sa construction et sa vibration, en vienne à perdre de si belles qualités. Prudence est mère de sûreté, dit-on. C'est en tout cas notre credo, et celui qui, on l'espère, guidera la carrière de ce jeune ténor riche de promesses.

Face à lui, des chanteurs chevronnés, maintenant cette représentation à un très haut niveau. Pour sa première Charlotte, Karine Deshayes fait valoir sa fougue et la beauté de son timbre, incarnant avec vérité la femme déchirée entre l'amour et le devoir. Néanmoins, plus le temps passe, plus la voix paraît vouloir monter vers le registre supérieur, son centre de gravité semblant nettement se déplacer vers le haut. Le médium se révèle ainsi très peu sonore, et le grave semble étrangement poitriné, comme pas encore totalement ouvert et connecté. En revanche, le haut-médium et l'aigu impressionnent par leur puissance et leur facilité, augurant à notre sens de très beaux emplois parmi les rôles de soprano lyrique.

Nous ne pouvons nous empêcher d'émettre la même remarque au sujet de Jean-François Lapointe, qui donne vie de façon très

crédible à la figure peu sympathique d'Albert, mais à la couleur vocale tirant très nettement vers le ténor central plutôt que le baryton annoncé, malgré un réel effort d'assombrissement du timbre et de l'émission. Là aussi, le centre de gravité de l'instrument apparaît audiblement plus haut que celui de l'écriture vocale qu'il sert. Saluons toutefois cet artiste, qui paie comptant et chante franchement.

Adorable Sophie, Hélène Guilmette croque avec malice ce personnage attachant et attendrissant, usant de la finesse de sa voix avec naturel et évidence, virevoltant sur scène comme un oiseau, toujours le sourire aux lèvres, un rayon de soleil au milieu du drame.

Efficaces et parfaitement à leur place, le Bailli de Jean-Philippe Lafont ainsi que les compères Schmidt et Johann incarnés par Luca Lombardo et Christian Tréguier, tous complètement idéalement une distribution soignée qui sert avec les honneurs ce répertoire et le style qui lui est propre.

La mise en scène de Benoît Jacquot, devenue déjà un classique, donne à lire l'intrigue telle que Massenet et ses librettistes l'ont voulue, ni plus ni moins. Et l'atmosphère toute germanique qui teinte cette scénographie rappelle l'origine goethéenne de cet opéra.

De retour aux commandes de cette œuvre, Michel Plasson confirme, s'il était besoin, son amour profond pour cette musique, dont il souligne toutes les teintes et fait naître les atmosphères comme un peintre devant sa toile, suivi comme un seul homme par l'orchestre maison, à la pâte sonore somptueuse. Le chef français rend en outre à certains tempi leur justesse, ramenant Massenet à lui-même, pour notre plus grand plaisir.

Une révélation qui porte un nom, Abdellah Lasri, et dont le succès ressemble fort à un envol.

Paris. Opéra Bastille, 12 février 2014. Jules Massenet : Werther. Livret d'Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann d'après Johann Wolfgang von Goethe. Avec Werther :

Abdellah Lasri ; Charlotte : Karine Deshayes ; Albert : Jean-François Lapointe ; Sophie : Hélène Guilmette ; Le Bailli : Jean-Philippe Lafont ; Schmidt : Luca Lombardo ; Johann : Christian Tréguier ; Kätchen : Alix Le Saux ; Brühlmann : Joao Pedro Cabral. Maîtrise des Hauts-de-Seine / Chœur d'enfants de l'Opéra National de Paris. Orchestre de l'Opéra National de Paris. Michel Plasson, direction musicale. Mise en scène : Benoît Jacquot ; Décors et lumières originales : Charles Edwards ; Costumes : Christian Gasc ; Lumières : André Diot

Illustration : **Abdellah Lasri (DR)**

La Fanciulla del West en direct de Bastille

En direct de l'Opéra Bastille : **La Fanciulla del West de Puccini, lundi 10 février 2014, 19h30** ... Dans le réseau des salles UGC. Ici triomphe l'amour et Minnie se distingue du milieu des mineurs par ses rêves utopiques, son désir de dépassement, son ardente croyance dans la construction d'un monde pacifié, hors des joutes viriles sans lendemain qui se nourrissent d'alcool, de rivalités potaches, d'affrontements réguliers. La figure de Minnie ne partage rien avec les héroïnes antérieures de Puccini: ni Manon, ni Tosca, ni même Cio Cio San et pas encore Turandot. A contrario des sacrifiées tragiques, voici une femme forte qui inscrit ses rêves en lettres d'or à la face d'une société masculine permissive, jalouse, sauvage, étriquée. Dans une société phallocratique, la femme n'est elle



pas l'avenir de l'homme ?

Pourquoi y aller ? 3 raisons pour ne pas manquer La Fanciulla del West à l'Opéra Bastille à Paris :

- la direction de **Carlo Rizzi**, fin maestro, ardent défenseur d'une dramaturgie haletante et certainement détaillée
- **Claudio Sgura** dans le rôle de Jack Rance, le voyou au cœur tendre, épris de la belle Minnie
- **Nina Stemme**, hier wagnérienne accomplie sous la direction de Philippe Jordan dans Tannhäuser : son timbre ample et chaud devrait apporter chair et fièvre à l'âme généreuse de la belle Minnie ; y compris lorsque la jeune femme cache son amant et doit même tricher aux cartes pour sauver l'homme qu'elle aime...

[Informations et réservations sur le site de l'Opéra national de Paris, page dédiée à la nouvelle production de La Fanciulla del West de Puccini](#) (production créé à Amsterdam, Nederlandse Opera)